



Machette

L47
4667

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{re}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

(10 à 12 volumes format grand in-8, qui seront publiés par livraisons)

EN VENTE

TOME I. — L'EUROPE MÉRIDIONALE

(GRÈCE, TURQUIE, ROUMANIE, SERBIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT 4 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEUR
200 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 60 GRAVURES SUR BOIS

TOME II. — LA FRANCE

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT UNE GRANDE CARTE DE LA FRANCE
10 CARTES TIRÉES A PART ET COULEUR
234 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 69 GRAVURES SUR BOIS

TOME III. — L'EUROPE CENTRALE

(SUISSE, AUTRICHE, HONGRIE ET EMPIRE D'ALLEMAGNE)

UN MAGNIFIQUE VOLUME CONTENANT 10 CARTES EN COULEUR
100 CARTES ENCADRÉES EN NOIR DANS LE TEXTE ET 76 GRAVURES SUR BOIS

Prix de chaque volume: Broché, 30 fr.; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 37 fr.

EN COURS DE PUBLICATION:

(BELGIQUE, HOLLANDE, ANGLETERRE, DANEMARK, SUÈDE ET NORVÈGE)

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION.

La *Nouvelle Géographie universelle* de M. Elisée Reclus se composera d'environ cinq cents livraisons, soit dix à douze beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément.

Les souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure ou une carte tirée en couleur, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.



FORGERONS DE LANGNAU (EMMENTHAL).

CHAPITRE VIII

Aspect général du canton de Berne. — A travers l'Emmenthal; Berthoud et Langnau. — Jérémie Gotthelf à Lützelflüh. — Types et histoires du pays bernois. Le *Miroir des paysans*; *Uli le valet*, *Uli le fermier*; le *Docteur Dorbach*. — Thoune et ses environs. — Les monts Stockhorn et Niesen. — La vallée de la Simme, de Wimmis à la Lenk. — Le château de Spiez; la légende du chevalier Henri et de la belle Ida. — Le fond du lac et le chemin de fer du Bodeli.

I

Le canton de Berne, diminué, en 1815, de l'Argovie et du pays de Vaud, mais augmenté, en compensation, des territoires connus sous le nom de *Jura bernois*, n'est pas le plus grand des cantons suisses; celui des Grisons le surpasse en superficie; mais c'est celui qui, absolument, est le plus peuplé (1). Vu sur la carte, le dessin que présente sa figure est assez étrange: au sud, la ligne frontière, partant du Sanetsch, court d'abord, en déviant quelque peu au nord, vers la Jungfrau et le Mönch, point où elle se rapproche le plus du Bodeli (Interlaken); puis, de là, par les cimes du Finsteraarhorn, se creuse en demi-cercle jusqu'au Grimsel, d'où elle remonte brusquement, une seule fois brisée à angle droit, jusqu'au col urano-bernois du Susten, porte orientale de cette magnifique vallée de Gaden que menace chaque jour davantage le glacier terminal de Stein.

(1) Le canton qui, de beaucoup, compte le plus d'habitants, eu égard à son étendue, est celui de Genève; ensuite viennent les cantons de Bâle et de Zurich.

W. Wächter

Un peu plus haut, la ligne de séparation touche au Titlis, montagne où s'amorce la frontière commune de l'Oberland et de l'Unterwalden. Elle atteint ensuite en zigzag le fameux passage du Brünig, puis, au-dessus de Brienz, la cime du Rothhorn. Elle reprend alors la direction du nord, délimite toute la partie occidentale du canton de Lucerne, et, deux lieues environ au delà de Langenthal, arrive au confluent de l'Aar et de la Murg (frontière d'Argovie). Là commence, autour de Soleure et de son canton, une série d'inflexions bizarres. La ligne franchit trois fois l'Aar; après une pointe folle vers le nord, elle redescend tout à coup jusqu'au-dessous de Fraubrunnen, pour laisser le canton de Soleure enfoncer au sud une sorte de coin, puis elle remonte en brisures toujours plus fantastiques, de manière à étrangler presque ce même canton, englobe quasi par surprise les districts jurassiens de Moutiers, de Délémont, de Porrentruy et des Franches-Montagnes, s'empare de tout le lac de Bienne; enfin, à partir du coude fameux de Laupen et de Neueneck, elle se laisse choir directement, du nord au sud, le long de la Singine, enveloppe le bas et le haut Simmenthal avec le Gessenay, et rejoint la Croix du Sanetsch, après avoir laissé au canton de Fribourg la Gruyère, à celui de Vaud le Pays-d'en-Haut et le val des Ormonts.

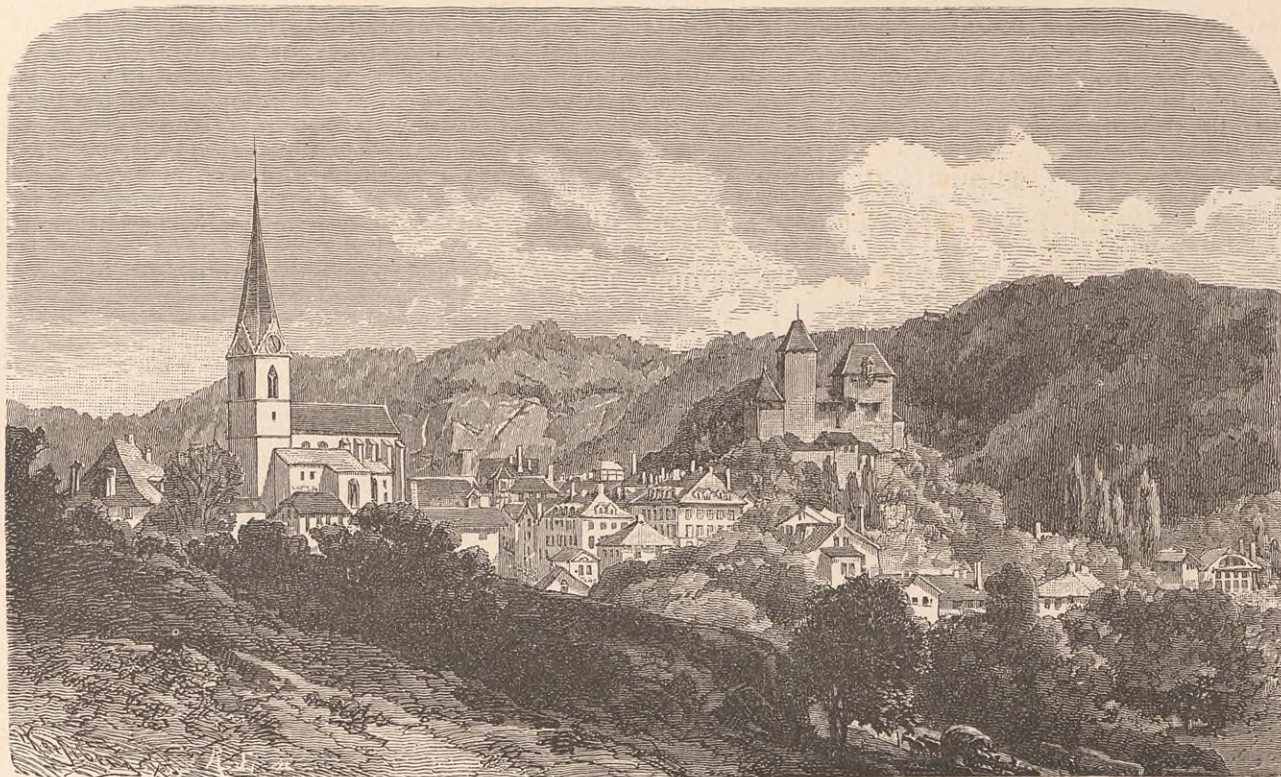
Un territoire ainsi délimité offre nécessairement une extrême variété d'aspects et de climats. Telle région, par exemple Gsteig (Châtelet), au pied des parois perpendiculaires du Sanetschhorn et de l'Oldenhorn, reste l'hiver des semaines entières sans recevoir un rayon de soleil; la vallée d'Interlaken au contraire, ouverte de l'est à l'ouest, jouit d'une température assez élémentaire: c'est pourquoi la vigne croît encore au bord septentrional du lac de Thoune, et le noyer, qui est le plus délicat des arbres fruitiers, prospère à merveille au Bodeli et sur les rives mêmes du lac de Brienz. En revanche, le plateau de Berne est exposé à de rudes froidures et le thermomètre y fait parfois des sauts insensés. Les vallées du Jura bernois sont froides aussi, à cause de leur direction du sud-ouest au nord-est. Au point de vue des sites, la diversité est plus grande encore. Au sud se dressent les âpres cimes de l'Oberland avec leurs énormes découlements de glaces; mais déjà ces chaînes s'abaissent vers les lacs de Thoune et de Brienz; aux environs de Berne, puis de là vers le lac de Bienne et les frontières des cantons de Soleure et d'Argovie, il n'y a plus que de hautes collines; par contre, les reliefs se relèvent considérablement dans la partie occidentale, que sillonne le Jura, dont le point culminant, sur le territoire bernois, est le Chasseral (Gestler) aux triples gradins parsemés de hameaux et de pâturages (1).

De la région dite intermédiaire ou *Mittelland*, une des parties les plus curieuses est, à coup sûr, cette vallée, longue d'une dizaine de lieues sur quatre ou cinq de large, qui porte le nom d'*Emmenthal*. Ses fromages l'ont rendue célèbre par toute l'Europe; mais cette renommée à base laiteuse est loin de donner la mesure exacte de tous ses mérites. L'Emmenthal est un vrai bijou serti au flanc du pays bernois. La nature s'est fait un plaisir d'y prodiguer ses plus riches trésors, et les hommes se sont fait un devoir d'y répondre aux avances de la nature. Si, nulle part en Suisse, les champs ne sont plus fertiles, les forêts plus belles, les eaux plus abondantes, les pacages plus drus et plus verts, nulle part aussi les hommes n'y sont plus braves au travail, les terres et les prairies mieux mises en valeur, les bestiaux plus soignés, les routes mieux entretenues, les maisons plus propres et plus avenantes. Et l'agriculture n'est pas ici l'unique source de prospérité; au rendement fécond de « ces

(1) Le Jura bernois, compris dans notre itinéraire de retour, ainsi que tout le territoire formant la lisière du « plateau helvétique », ne sera, par conséquent, l'objet que d'une description bien ultérieure.

deux mamelles», le labourage et le pâturage, l'Emmenthalois a su ajouter les gains du commerce et de l'industrie.

Parcourons un peu du nord au sud ce joli district qu'un réseau, récemment complété, de voies ferrées relie d'une part à Lucerne, de l'autre à Bienne, à Soleure et à Aarau. Au seuil même de la vallée se rencontre l'entrepôt principal de toute la région, une sorte de petite Berne, encore une cité des Zähringen, avec un château, et bâtie, elle aussi, dans le style gothique, avec de massives maisons à arcades, des magasins comblés de denrées, des rues toutes grouillantes de vie. Son nom allemand est Burgdorf, son nom français, Berthoud; mais le peuple le plus souvent l'appelle *Burtlef*. De là jusqu'aux sources de la Grande Emme, c'est-à-dire jusqu'au Rothhorn de Brienz et au pittoresque Hohgant, s'étendent, par devant ces Alpes calcaires, où ont vécu, je vous le rappelle, les grands crocodiles antédiluviens, des



BERTHOUD.

masses compactes de *nagelfluhe* (1), disposées en collines arrondies ou coniques, qu'interrompent seulement de place en place des îlots de rocs. Beaucoup de petites vallées latérales affluent à la grande. Les cultures, je le répète, y sont magnifiques. C'est le pays des grandes fortunes rurales et des hauts barons de la glèbe. Les grosses fermes ou *paysanneries*, avec l'ensemble de leurs dépendances (*Gehöften*), y font de loin l'effet de petits hameaux. Les bourgs peuplés y ont un air aristocratique qui tient à ce que le noyau principal des habitations, les plus opulentes et les plus coquettes, y forme, généralement au revers d'une colline, une espèce de cité à part, en dehors de laquelle essaient sur les fonds marécageux, parmi les broussailles et les halliers voisins de la rivière, les quartiers suburbains ou *Schächen* (2) habités par le peuple des prolétaires. Cette distinction se

(1) On sait que les géologues ont donné ce nom à des couches de cailloux unis ensemble, comme les poudingues, par un ciment contenant de la chaux, et si ferme qu'on ne peut détacher les diverses pierres du conglomérat; on appelle aussi cette formation *marbre de Soleure*.

(2) *Schächer*, larron, pauvre hère, triste sire.

retrouve, paraît-il, dans le train des affaires communales, où sont sans cesse en présence deux catégories d'individus dont les intérêts ne sont pas les mêmes : les gens du village ou *Dörfler*, et ceux du faubourg ou *Schächler*.

Dès le treizième siècle, l'élevage du bétail et la fabrication du fromage avaient pris dans le pays un grand développement. Les premières *laiteries* y datent de 1820. En 1870, le cercle de Signau possédait déjà 83 fromageries, celui de Trachselwald, 48 ; et l'on compte actuellement, m'a-t-on dit, dans ces deux districts réunis, plus de 26,000 bêtes à cornes, dont 18,000 vaches. La petite ville de Langnau est le riche marché où se concentrent et d'où s'expédient dans le monde entier les fameux fromages mentionnés plus haut.

Du temps des Zähringen, nombre de hobereaux avaient leurs castels dans la région et y exerçaient leurs droits seigneuriaux. De bonne heure les biens des nobles de Lützelflüh s'étendirent à travers tout l'Emmenthal ; leur domination passa ensuite à ces Brandis, dont, lors de la marche des Français (1798), les paysans, par mesure d'acompte, se hâtèrent de mettre à bas le château, et enfin, aux comtes savoyards les Montmayor qui, en 1607, revendirent leurs droits à la ville de Berne. Entre Berthoud et Langnau régnaient les seigneurs de Sumiswald, plus au sud-ouest les barons de Signau, plus à l'est ceux de Trachselwald, dont l'antique donjon est demeuré jusqu'à nos jours le joyau féodal du pays ; enfin, dans la région haute, les Spitzenberg. Je ne dirai que plus tard comment, au dix-huitième siècle, les campagnards emmenthalois conclurent avec ceux de la vallée sœur qui les avoisine et qui, sous le nom d'Entlebuch, infléchit à l'est vers Lucerne, le premier *bund* insurrectionnel des classes agricoles contre les fiers patriciens urbains ; pour le moment, je veux rester tout aux impressions que font naître en l'âme du touriste et l'aspect florissant de cette douce vallée et la belle humeur des fiers paysans qui l'habitent.

II

Ces paysans-là, vous le savez, ont eu leur épopée écrite de main de maître par le fameux romancier populaire de la Suisse allemande, Albert Bitzius, généralement plus connu en France, — où, du reste, on le connaît peu, — sous le nom de Jérémie Gotthelf.

La famille des Bitzius était fort ancienne à Berne, et y jouissait déjà du droit de bourgeoisie au temps de la Réforme. Deux de ses membres firent même partie du petit conseil, au seizième siècle. Le futur écrivain naquit à Morat, le 4 octobre 1797, c'est-à-dire à la veille du jour où, les Français envahissant le sol helvétique, un régiment bourguignon allait détruire et jeter au lac le célèbre ossuaire commémoratif de la grande victoire sur le Téméraire. Dès 1804, comme il atteignait sa septième année, — l'âge de raison pour les enfants, à ce qu'on assure, — le père de notre Bitzius, qui exerçait les fonctions de pasteur, fut appelé à la cure d'Utzensdorf, en pays bernois. Pour peu que vous ayez fait par le chemin de fer le trajet de Soleure à Berthoud, vous connaissez tout au moins de vue ce gros village, vrai type de ces orgueilleuses et riches bourgades du Mittelland qui de bonne heure furent affranchies de la tyrannie des hobereaux campagnards, et où aujourd'hui, sur cent familles, quatre-vingt-dix sont propriétaires. Toute la contrée jusqu'aux frontières de l'Argovie offre les riantes couleurs d'un jardin. Les domaines, grands et petits, y sont presque les uns sur les autres, et il y a entre eux si peu de clôtures, que l'étranger qui vague par les champs tombe à chaque instant

comme un intrus au beau milieu d'une scène de labour ou de vie privée qu'il ne croyait pas trouver si près de lui.

C'est dans cette plaine du Bas-Emmenthal, fort peu grandiose assurément, comparée aux districts



LE CHATEAU DE BERTHOUD.

montueux du canton, mais néanmoins magnifique à voir avec ses prairies, ses champs fertiles et ses innombrables ruisseaux cristallins, que se passa la seconde enfance du jeune Albert. De la cure dépendait une ferme que le chapelain faisait valoir en personne, de sorte que l'enfant, « qui avait une bonne tête, mais dont les pieds ne restaient jamais tranquilles, » au lieu de grandir en serre chaude, mêla fort salutairement les exercices du corps et ceux de l'esprit, — très-studieux, mais aussi très-fort au

W. Wachtel

jeu du frèlon (1), familier avec les chevaux et avec les vaches, et s'initiant presque sans effort à ce train complexe des choses agricoles qu'il a si minutieusement décrit dans ses livres. A quinze ans, il entra au gymnase de Berne, appelé aussi l'*École verte*, pour l'uniforme de ses élèves, et, cinq ans après, à l'Académie pour y faire son cours sexennal de théologie, car son père le destinait à la carrière ecclésiastique. Il paraît qu'il ne mordit guère aux langues mortes, non plus qu'à la philosophie, deux branches d'études dont l'enseignement laissait d'ailleurs, en ce temps-là et dans ce pays, fort à désirer ; en revanche, la physique, l'histoire, la littérature, dans ce qu'elle avait de vivant, lui offraient de très-vifs attrait. Promu aux fonctions de bibliothécaire des étudiants, il en profita pour se mettre au courant des diverses productions du jour. A vingt-six ans, l'examen passé, il fut envoyé à Utzensdorf en qualité de suffragant de son père ; l'année suivante, il se rendit, muni d'un congé, à l'université de Göttingen, dont le renom était grand alors, — elle comptait 1200 étudiants — et où Otfried Müller était professeur. Au printemps de 1822, il fit un voyage à travers l'Allemagne, puis, de retour à Utzensdorf, il reprit ses fonctions auprès de son père jusqu'à la mort de celui-ci. Ce fut sans doute au cours de ce vicariat, durant lequel il multiplia ses visites aux écoles, aidant lui-même dans sa tâche l'instituteur de la commune, qu'il acquit toutes ces connaissances pédagogiques et cette expérience des tribulations du métier qu'on retrouve dans son émouvant récit des *joies et souffrances d'un maître d'école*.

En 1824, il est transféré au village paroissial d'Herzogenbuchsee, sur les frontières de la Haute-Argovie ; il y passe cinq années, au bout desquelles il est nommé suffragant à Berne ; enfin, en 1831, après la révolution qui amène la chute définitive du régime aristocratique dans la cité de l'Ours et l'avènement aux affaires de la bourgeoisie libérale, il est envoyé à Lützelflüh, sa dernière étape. J'ai déjà parlé de ce joli village, situé sur la rive droite de l'Emme, une lieue et demie plus haut que Berthoud. Des hauteurs couronnées de hêtres l'environnent au nord et à l'est ; en bas coule la rivière, que la route de Berne à Lucerne franchit par un vieux pont de bois. Au sud, par-dessus les collines du Haut-Emmenthal, l'œil découvre quelques-uns des glaciers de l'Oberland, tandis qu'en aval il aperçoit la ligne bleuâtre du Jura. Dans cette vaste paroisse, peuplée de près de quatre mille habitants, Bitzius trouve enfin le vrai champ de son activité. Pour ses débuts il sait si bien se faire apprécier, qu'à quelques mois de là, le vieux pasteur qu'il suppléait étant venu à mourir, c'est lui qu'on nomme pour le remplacer. L'année suivante, il se marie avec la fille du professeur Zeender, de Berne, union heureuse, disent ses biographes, et à l'influence de laquelle il faut attribuer en bonne partie cette sérénité épandue sur l'ensemble de ses œuvres, et l'amour avec lequel il décrit, en toute occasion, les félicités grandes et menues du foyer domestique. Sa vie se trouvant fixée, plus que jamais Bitzius reporte sa sollicitude sur les pauvres et sur les écoles ; le paupérisme et l'ignorance, le dénûment matériel du peuple et sa détresse intellectuelle, voilà les deux termes du problème qui absorbe toute son attention. C'était justement l'époque où, sous l'empire des idées nouvelles et sous l'aiguillon de la nécessité, les esprits se portaient aux réformes. De l'avis commun, la réforme la plus pressante était celle de l'enseignement primaire : là tout était vermoulu et tout s'égrenait. Relisez l'histoire du pauvre Peter Käser, le magister de Gytiwyl : quelle saisissante peinture des misères du temps ! Les écoles, devenues de nos jours l'honneur de la Suisse, n'étaient alors que des antres obscurs de routine et d'abrutissement ; les instituteurs, ces « jardiniers du peuple », en savaient à peine plus que leurs élèves, — faméliques,

(1) Espèce de jeu de balles particulier au canton de Berne, et qui se joue avec des raquettes.

tracassés et persécutés, sans méthodes et sans instruments, errant d'un village à l'autre, « battant la campagne, nous dit Bitzius, comme guêpes autour d'un poirier. » Il fallait entrer résolument, et la hache au poing, dans l'inextricable fourré des abus ; il fallait sabrer, haut la main, l'ignorance et ses exploiters. A l'œuvre ! s'écria le premier Fellenberg, en fondant son célèbre institut d'Hofwyl ; à l'œuvre ! répéta le pasteur de Lützelflüh, en établissant son école-asile de Trachselwald. La situation, en somme, était peut-être un peu analogue à celle qu'a posée Bitzius lui-même dans cette anecdote :

« Une mère poursuivait un jour, tout en colère, son enfant autour de la maison. Celui-ci consterné s'écriait lamentablement : « Au secours, grand'mère ! au secours ! » Dans la rue, la mère atteignit l'enfant, le jeta par terre, s'agenouilla sur lui et se mit à lui en donner de la manière la plus brutale, sans voir ni entendre, dans sa colère, rien de ce qui se passait autour d'elle. Un paysan aux poings solides, qui revenait bravement du marché de Berne sur sa voiture, aperçut tout cela. Le feu lui monta au toupet. Il arrêta son cheval derrière cette femme, mit pied à terre, et lui appliqua un si vigoureux soufflet, qu'elle roula sur son enfant. Quant au paysan, il remonta sur sa voiture sans dire mot, et partit tranquillement. Lorsqu'il se retourna, il aperçut la femme, debout, la bouche ouverte, au milieu de la route, qui le regardait s'en aller. Depuis ce moment-là, on n'entendit plus jamais de pareils cris d'enfant près de cette maison. »

A quarante ans seulement Bitzius commença d'écrire, et encore, dit-il dans une de ses lettres, parce qu'il ne put se retenir plus longtemps. Une vie intense s'agitait en lui, et il fallait « ou que cette vie se dévorât elle-même, ou qu'elle se fît jour de quelque façon ». Ce fut comme « l'éruption d'un lac hissé dans les montagnes. Un pareil lac s'élançe en vagues furieuses jusqu'à ce qu'il se soit tracé un passage en roulant pêle-mêle fange et cailloux ; puis, à la fin, il s'éclaircit, et rien ne l'empêche de devenir un ruisseau charmant. C'est ainsi que dans mes livres je renverse tout pour m'ouvrir une voie ; c'est ainsi que je frappe comme un furieux autour de moi, partout où je sens une résistance, afin de me frayer une libre carrière. Écrire était devenu pour moi une nécessité de tempérament, et, de plus, je ne pouvais écrire que comme je l'ai fait, si je voulais mordre sur le peuple. »

En 1836, sa première œuvre lui échappe en quelque façon : c'est le *Miroir des paysans* par Jérémie Gotthelf, nom qui resta dès lors le pseudonyme du romancier. Une fois qu'il eut la plume en main, Bitzius ne la quitta plus. Malgré ses nombreuses occupations, plusieurs voyages, et la règle qu'il s'était faite de ne travailler jamais le soir, dix-sept années lui suffirent pour enfanter ses vingt-cinq volumes, tous éclos, on peut le dire, à la fraîche haleine du matin. Sa santé malheureusement se trouva de bonne heure atteinte. Dès 1850, il souffrait de deux ou trois maladies. « Les Bitzius ne deviennent pas vieux, disait-il un jour à sa femme, au sens délicat de laquelle il soumettait ses moindres écrits. La Providence ne m'a peut-être donné cette grande force de production que parce que bientôt je ne serai plus là. » Une



ALBERT BITZIUS.

saison qu'il fit aux bains de Gurnigel, en 1853, ne lui réussit pas ; il mourut tout à coup de suffocation à l'automne de l'année suivante. Une foule immense, où figuraient, bien entendu, toutes les écoles de la ville de Berne, suivit son cercueil. Sa tombe est au petit cimetière de Lützelflüh ; c'est une simple pierre de forme gothique, avec cette inscription :

ICI REPOSE, DANS LA PAIX DE DIEU,
ALBERT BITZIUS, JEREMIAS GOTTHELF,
PENDANT 22 ANS PASTEUR DE CETTE COMMUNE,
NÉ LE 4 OCTOBRE 1797,
MORT LE 22 OCTOBRE 1854.

Gotthelf a peint, vue des champs, toute la société bernoise d'il y a trente ou quarante années, « monde spécial, nous dit-il lui-même, qui forme un ensemble énergiquement assorti ; l'essentiel est de pénétrer une fois l'épiderme. » Et il a si bien fouillé toutes les parties de cet ensemble, n'y laissant pas le plus petit coin où sa main n'ait passé et repassé, qu'il suffit à un étranger d'avoir lu ses livres pour connaître par le menu cette société caractéristique. Aussi l'œuvre littéraire de Bitzius doit-elle être étudiée à part, savourée en soi et isolément, comme la substance même du terroir où elle est éclosée et qui lui a transmis tous ses sucres. Lui-même, le pasteur-écrivain, au physique non moins qu'au moral, représente ce vrai type bernois, dont les traits vous sont bien connus : « front élevé et large, nous dit un de ses biographes, figure pleine et ouverte, avec la peau délicate et trouble des complexions lymphatiques, forte tête carrée et chauve encadrée de blonds cheveux bouclés, bouche fine et ferme, regard décidé et singulièrement pénétrant, cou gros et un peu goîtreux, carrure puissante et embonpoint honnête... En somme, une physionomie de bon vivant, dans la meilleure acception du mot, bon vivant paternel et affectueux comme un homme qui sait la vie, têtu à ses heures, jamais langoureux, ne redoutant pas le gros mot pour rire ; personnel comme un Suisse, affirmatif comme un croyant, prolix comme un commère, fier comme un Bernois, madré comme un paysan, et dominant de la tête ses vingt-cinq volumes avec la sérénité d'un homme qui n'aurait fait de cela qu'un passe-temps... »

Pestalozzi, dont je parlerai plus tard en détail, avait le premier songé en Suisse à peindre la vie du peuple ; dans son roman de *Lienhardt et Gertrude* (1781) il avait retracé les joies et les peines d'une existence rustique, prêché doucement la loi du travail et vanté les vertus discrètes du foyer. Mais Pestalozzi est avant tout un moraliste, un pédagogue qui discute et qui excelle dans la discussion. Bitzius, lui, est un moraliste doublé d'un poète ; il nous ouvre le drame entier de la vie, et en illumine chaudement toutes les profondeurs. Son livre de début, le *Miroir des paysans*, fut comme le hardi programme de l'œuvre même à laquelle le reste de son existence allait être voué. C'est la biographie d'un pauvre villageois du canton de Berne, qui, tout enfant, erre en meurt-de-faim de ferme en ferme. Dans la première moitié du roman, la scène est antérieure à 1830. L'auteur y flétrit avec une hardiesse crâne la dureté des riches, mais il n'y est pas tendre non plus à ses paysans ; il les met à nu avec tous leurs vices et tous leurs travers, dans le menu train des choses quotidiennes aussi bien qu'aux heures critiques ou solennelles de la vie. Jérémie Gotthelf, le malheureux orphelin que tout le monde repousse, a pourtant une étoile amie, étoile petite, toute petite, dont le scintillement, au premier abord, se trahit à peine. Une nuit, la maison du maître qu'il sert est détruite par le feu ; le peu qu'il possède

lui-même a été brûlé avec le reste. Assis à l'écart sur les décombres, la tête basse, Jérémie s'abandonne à une sorte de songerie stupide, quand soudain une main se pose sur son épaule. C'est Anneli, la servante d'une ferme voisine, une brave et honnête fille à qui le valet, bien qu'attiré invinciblement vers sa douce figure, n'a jamais osé adresser la parole. Aussi solitaire et dénuée que lui, elle a senti d'instinct sa détresse ; dans le tumulte de l'incendie, elle a couru chercher chez elle, parmi ses misérables hardes, ce qui pouvait convenir à Jérémie, et elle lui apporte un mouchoir de soie. Tel est le point de départ des naïves et douloureuses amours qui remplissent la première partie du roman. Puis, Anneli une fois morte, victime du barbare égoïsme de ceux qui l'entourent, Jérémie déclare anathème à la société, et jure de venger son amie. Il rôde la nuit comme un fantôme, obsédé des plus criminels projets ; mais toujours une force mystérieuse le ramène hésitant et pleurant vers la tombe d'Anneli. On finit par l'arrêter ; il s'échappe, passe en France, et s'enrôle dans les régiments suisses de Charles X. Après la révolution de 1830, où il a été forcé de se battre contre ceux dont il partage les idées, il rentre en Suisse, tout régénéré de cœur et d'esprit. Que fera-t-il ? Il sera maître d'école ; il travaillera au relèvement matériel et moral des petits et des misérables ; il tâchera d'épargner aux orphelins et aux mendiants la dure initiation qu'il a été contraint de subir ; il s'associera en un mot, dans la mesure de son rôle modeste, au mouvement général de réformation provoqué par la victoire de juillet, et où Bitzius lui-même s'est taillé besogne à sa force. Jérémie *Gotthelf* (Jérémie que Dieu aide !) écrira sa vie pour les paysans et la leur offrira comme un miroir où ils pourront se reconnaître avec leurs qualités et leurs défauts.

Telle est la conception initiale du pasteur de Lützelflüh. Plus tard, avec *Uli der Knecht* (Ulric le valet de ferme), le type s'agrandit, s'accroît en s'harmonisant. Uli est pauvre aussi et sans parents. Il fait sa tâche machinalement, parce qu'après tout il faut manger. Quel intérêt y prendrait-il ? Il ne sera jamais qu'un valet, drôle né et qui drôle mourra. Sa consolation est le cabaret, où il dépense le peu qu'il gagne, d'ailleurs violent, grossier, libertin, à charge aux autres et à lui-même. Heureusement son maître, Jean Bodenbaur, est un paysan laborieux et honnête, qui entreprend de refaire l'éducation de son domestique, qui le sermonne et l'éclaire avec une âpre franchise et une dignité toute patriarcale. La première leçon efficace a lieu un soir de mai, devant la porte de l'étable où la vache favorite, près



PAYSANNE DU CANTON DE BERNE.

Uli der Knecht

de mettre bas, mugit plaintivement sur sa litière. Assis sur le petit banc, le paysan et son valet discutent en fumant leurs pipes. Le valet est bourru, hargneux et défiant; le maître, affectueux et plein de patience, pousse vaillamment son sermon à travers toutes les rebuffades. Cependant la bête en gésine se trémousse au fond de l'étable; il faut de temps à autre faire trêve aux moralités de la porte pour aller lui porter secours. Enfin elle vèle d'un « charmant petit veau marqué au front d'une étoile blanche », et il ne reste plus qu'à lui faire avaler la soupe aux oignons, qui est d'usage. Où trouver, je vous le demande, alliage plus plaisant des soins de la vie réelle avec des discours plus remplis de sagesse pratique?

Uli, à qui son maître a fait entrevoir le jour où, par le travail, l'économie et la bonne conduite, il pourrait s'assurer, tout comme un autre, une existence honnête et indépendante, reprend goût aux devoirs de sa condition, et se métamorphose graduellement. Toutefois, malgré sa bonne volonté, il est encore sujet aux rechutes; sa vertu chancelle plus d'une fois, et il lui manque l'expérience, complément et soutien nécessaire de toute vertu. D'abord, à peine entré dans la voie du bien, le voilà qui brûle de toucher immédiatement le prix de sa conversion. Il veut se marier, et devenir « paysan (1) » à son tour. Cette hâte est bien près de le mettre à mal: un peu plus, et il serait dupe d'une fille tout à fait indigne de lui. Son maître le tire de là; il fait plus: voyant que ses moyens ne lui permettent pas de gager désormais son valet selon ses mérites, il lui cherche une condition meilleure, et le place comme premier garçon de ferme dans le domaine de son propre cousin Joggeli, à la Steinbrücke.

Ici commence la deuxième partie du récit, la plus caractéristique et la plus émouvante. Le nouveau maître d'Uli ne ressemble guère au Bodenbaur. Méfiant, orgueilleux, ne faisant œuvre de ses dix doigts, il tient pourtant à garder les airs de l'autorité. Uli, qui a reconnu du premier coup d'œil toutes les défauts du domaine, remet, sans bruit et sans apparat, chaque chose à son point; il mate et fait taire valets, palefreniers, charretiers et servantes, purifie l'étable, accroît peu à peu le rendement des diverses parties de la ferme: Joggeli, tout le premier, en prend de l'humeur; il jalouse la supériorité de son domestique, sans oser toutefois le contrecarrer ouvertement. Quant à la valetaille, qui hait de tout cœur Uli pour sa tempérance et sa ponctualité au travail, elle conspire sans cesse contre lui; le maître lui-même prend sa part sournoise de plus d'un complot et tend piège sur piège à son serviteur. Mais celui-ci, presque à son insu, a pour lui dans la maison même une bonne petite fée qui voit tout et arrange tout, sans paraître se mêler de rien: c'est Fréneli, une soi-disant orpheline, une « parente pauvre » recueillie à la ferme et que l'on appelle la « petite cousine ».

Le pauvre Uli est encore trop pressé de recevoir sa récompense; des deux *talents* que, selon la Bible, l'homme reçoit de Dieu en naissant, c'est-à-dire « la force et le temps », il oublie toujours le second. Il en résulte qu'il pense devenir la proie d'une méchante personne, qui n'est autre qu'Élisi, la propre fille de son maître. Cette « Marguerite poivrée », ainsi qu'on appelle en pays bernois les femmes de cette sorte, est, au physique comme au moral, une véritable caricature: non-seulement laide, mais fainéante, hautaine, acariâtre, aimant par surcroît à « faire la dame », et pleine d'un mépris superbe pour les vieilles mœurs et les vieux atours. Uli se laisse prendre à ses cajoleries, tout en se disant néanmoins tout bas que la vraie femme qui lui conviendrait, ce serait Fréneli. Mais Fréneli n'a ni sou ni maille, tandis qu'Élisi est une « paysanne ». Quelle aubaine pour Uli que d'hériter

(1) En Suisse, comme dans mainte partie de l'Allemagne, ce titre de *paysan* (*bauer*), entouré d'une grande considération, est spécialement réservé aux propriétaires qui cultivent en personne leurs domaines.

de ce beau domaine, avec char en la remise, six chevaux dans les écuries et, à l'étable, dix vaches « de tout ce qu'il y a de mieux ». Fréneli, qui, de son côté, aime sincèrement l'ambitieux valet, ne peut que se taire et souffrir devant les manéges dont elle est témoin.

Fort heureusement pour Uli, il prend fantaisie à l'héritière de la Steinbrücke d'aller, tout comme une « dame », faire une saison aux bains de Gurnigel, dans une vallée voisine, afin d'y étaler ses toilettes françaises et ses belles manières. Sa mère, une paysanne pleine de sens, se voit obligée de l'y accompagner. Là tout le monde, et surtout les beaux messieurs de la ville, se moquent d'Élisi et de ses hableries. C'est, dans le livre, un tableau de genre très-piquant, bien nuancé et bien mis en jour. Des hôtes de Gurnigel, un seul a l'air de prendre au sérieux les prétentions de la pauvre villageoise : c'est un aventurier, une sorte de rustre endimanché, qui, sachant que la fille de Joggeli a la chemisette



LES BAINS DE GURNIGEL (CANTON DE BERNE).

rembourrée d'écus, décide de s'emparer d'elle. Il se dit un riche négociant, en relations d'affaires avec toutes les fabriques de France et de Suisse. Voilà, du coup, Uli le valet proprement délogé de la cervelle et du cœur d'Élisi. Celle-ci, par ses belles manières, a conquis enfin l'époux qu'il lui faut ; elle l'a conquis en bon lieu, et l'on verra bien, là-bas au village, ce qu'il en résulte. De retour à la métairie, la vaniteuse fille annonce tout haut son mariage proche avec « un Monsieur ». Uli, furieux de sa déconvenue, boucle sa malle pour partir ; mais Fréneli, sa providence toujours en éveil, le décide à rester et à braver d'un air d'indifférence toutes les railleries qu'on lui décochera. Le mariage fait, les dessous des cartes apparaissent, et tout le monde connaît la duperie ; mais il n'est plus temps.

A quelque temps de là, Joggeli, qui se sent vieillir, est pris de l'envie de se reposer ; lui et sa femme tombent d'accord qu'avant de partir ils ne sauraient mettre à la Steinbrücke de fermier plus honnête qu'Uli, et plus au courant, et mieux entendu. Le mal est qu'Uli n'est point marié et qu'il n'a pas le fonds de mise suffisant. Lui trouver femme n'est point difficile : n'a-t-on pas Fréneli sous la main ? Lui-même, depuis son hymen avorté, ne s'est-il pas retourné secrètement du côté de la « petite cousine », comme vers celle que, malgré l'égarement de ses ambitions, il n'avait cessé d'aimer dans son cœur ? La

fermière, bonne créature, veut à toute force que la chose se fasse, et elle prend le parti d'aller à Mühlwald prier Bodenbaur, le premier maître d'Uli, de prêter à celui-ci l'argent nécessaire pour qu'il s'établisse. Un matin donc, elle part pour la ferme du cousin Jean; Fréneli, qui n'a vent de rien, l'accompagne, et Uli conduit la voiture. C'est un samedi, par une superbe journée d'automne. Partout où l'on passe et où l'on s'arrête, à chaque auberge, le monde salue et complimente les deux jeunes gens comme des fiancés en tournée de noce. Chez le cousin Jean, même accueil. Aussi est-ce un peu la faute d'Uli, qui, malicieusement et suivant l'usage, a mis bouquet au chapeau. La charmante Fréneli, confuse d'abord, finit par se fâcher tout rouge, quand on lui fait connaître nettement de quoi il retourne. Sa virginale fierté se révolte. Quoi! L'a-t-on crue capable de recevoir ainsi de prime jeu l'épave d'un cœur qui, au demeurant, ne s'adresse à elle que parce qu'on l'a repoussé ailleurs? Jamais! Uli ne l'aime pas, et, elle d'ailleurs, elle n'aime pas Uli... Il fallut reprendre le chemin de la Steinbrücke sans avoir tiré d'elle la plus petite parole de consentement: le lendemain seulement, disait-elle d'un accent farouche, elle ferait connaître sa résolution.

« Lorsque le waguéli (1) se mit en route, les étoiles étincelaient sur un ciel bleu foncé; le fond des vallées était couvert d'un léger brouillard qui envoyait quelques bouffées blanchâtres se dérouler çà et là en longs rubans sur le flanc des montagnes, et la clochette lointaine d'une vache oubliée au pâturage, ou le cri qu'un jeune paysan jetait joyeusement à tous les échos des environs, interrompaient seuls le silence de la soirée. Les fatigues du jour ne tardèrent pas à faire tomber la bonne fermière dans un profond sommeil. Uli s'occupait à contenir la fougue de son jeune cheval, afin qu'il ne prît pas une allure immodérée. Quant à Fréneli, elle était au milieu d'un monde tout à elle: elle réfléchissait à sa position isolée et à l'abandon où elle se trouverait quand elle aurait quitté le cousin et la cousine. Et que serait-ce lorsqu'ils viendraient à mourir? Elle n'aurait plus d'asile assuré si elle tombait malade, plus personne qui prît part à ses soucis et à ses espérances, qui compatît à ses peines et sourît à ses joies; personne qui la vît mourir avec regret; personne peut-être même pour l'accompagner à sa dernière et froide demeure. Elle serait seule dans ce grand monde, et elle poursuivrait bien longtemps peut-être son triste pèlerinage au travers de la multitude affairée, vieille, infirme, méprisée, trouvant à peine un toit pour abriter sa misère. »

A cette idée, elle éprouva un serrement de cœur indicible, puis un flot de pensées tout autres envahit sa tête. Elle songeait à Uli, qu'elle voyait devant elle, « cet homme probe, capable, expérimenté, qui l'aimait depuis longtemps dans le secret de son âme. Un moment, il est vrai, il avait cru aussi que l'argent fait le bonheur; mais quel autre tort y avait-il à lui reprocher? Et d'ailleurs il regrettait si sincèrement cette erreur, il offrait son cœur d'une façon si généreuse! N'était-ce pas une direction manifeste de la Providence qui avait frayé les voies au mariage d'Élisi, et qui venait d'inspirer à la cousine l'idée de prendre un fermier?

« A ce moment, son imagination, déployant ses ailes, peupla son avenir, si désert jusque-là, de ses rêves les plus attrayants. Uli était son mari, toutes ses entreprises avaient réussi, ils étaient le centre d'un grand train de ménage et de campagne qui se mouvait autour d'eux avec ordre et facilité. Tout allait bien, tout souriait, tout était bonheur. Ce tableau se déroulait devant ses yeux de mille manières, mais toujours plus beau et plus gracieux. Elle ne savait plus qu'elle était dans le waguéli,

(1) Char bernois à deux bancs, d'une construction très-légère, et où s'entasse, pour la promenade, une famille entière.

et se sentait le cœur si léger, qu'il lui semblait vivre déjà dans ce monde exempt de peine et de souci. Le char rencontra une pierre. Fréneli ne s'aperçut pas du choc ; mais la mère se réveilla en faisant un long bâillement et demanda : « Eh ! où sommes-nous ? Je n'ai pourtant pas dormi. — « En ouvrant bien les yeux, répondit Uli, vous verrez nos lumières au travers des arbres. »

Toute la nuit, Fréneli, au lieu de dormir, repassa fiévreusement les choses dans sa tête, et, bien avant l'aurore, elle se leva, craignant qu'Uli, dépité et désespéré, ne fût parti, cette fois, pour de bon. Elle entr'ouvrit la porte en sourdine et descendit à la cour. Là, une forme vague lui apparut penchée sur la fontaine : c'était Uli. Elle s'approcha doucement, doucement, le cœur débordant de tendresse, et, pour voiler d'une espièglerie le sentiment profond qui l'animait, elle posa ses deux mains sur les yeux du valet surpris. Uli saisit ces mains audacieuses et les reconnut : « C'est toi, Fréneli ! »



s'écria-t-il, et ce simple mot scella leurs fiançailles. « Comme les ondes de la fontaine se succédaient pures et limpides, ainsi la certitude du bonheur se répandit dans l'âme d'Uli. Il serra doucement la jeune fille dans ses bras. Ce qu'il dit d'abord se confondit avec le murmure de l'eau, puis la fontaine entendit : « Veux-tu être à moi ? » — « Oui, pour toujours ! » Elle entendit encore beaucoup d'autres choses, mais elle ne les a jamais répétées. »

Immense fut le succès de cette franche et familière histoire, où mille aventures menues, qui ont l'air de se succéder au hasard, finissent par former un ensemble où tout s'ordonne dans une majestueuse et sereine unité. Aujourd'hui encore, d'un bout à l'autre de la Suisse allemande, ce livre est resté le manuel du paysan ; dans chaque village, dans chaque ferme, on le lit et on le relit, aux heures de loisir. Uli le valet a fait type ; c'est le modèle que le plus humble ouvrier rustique a sans cesse devant les yeux, l'idéal qui le soutient dans ses défaillances et qui lui rend du cœur au travail. Imiter Uli est un premier point ; réussir comme lui en est un autre. Tous, hélas ! n'arrivent pas à parfaire la ressemblance, et, parmi ceux qui peinent le plus pour s'en rapprocher, combien en est-il qui ne recueillent point le salaire final !

A *Uli le valet*, Bitzius a donné pour pendant *Uli le fermier*. Ici, la mesure des choses est toute différente. La jeunesse a fui, avec ses suaves enchantements ; à un âge plus mûr s'imposent aussi des devoirs plus graves. L'ex-domestique a pris à ferme le domaine de Joggeli ; c'est une éducation nouvelle qui commence pour lui, mais cette fois sans éducateur, et toute à ses risques et périls. Pour s'établir, il a emprunté ; de là des charges très-lourdes. Il est toujours le travailleur actif qu'on a vu, et sa femme est citée partout comme la ménagère modèle du canton. Malgré cela, que de soucis, que de tracasseries, que de nuits sans sommeil ! On avait compté sans les fautes qui naissent de l'inexpérience et sans les essais qui tournent à mal. Aussi Uli est-il devenu triste et taciturne ; sa chère Fréneli elle-même ne peut déridier son front ni son âme. C'est elle pourtant qui, à mesure que le cadre du récit va s'agrandissant pour recevoir le tableau complet des embarras et des peines du fermier, demeure la figure à la fois gracieuse et sérieuse, le bon génie qui domine le drame. Comme elle a plus de sérénité et parlant plus de clairvoyance que son mari, ce dernier gagne toujours à se diriger d'après ses conseils. Cependant, Joggeli et sa femme morts, le domaine est mis en vente, et Uli, aux trois quarts ruiné, va être réduit à chercher fortune d'un autre côté, quand une sorte de coup de théâtre change la situation. Bitzius reprend ici un type un peu mélodramatique, il le faut bien dire, déjà esquissé en la personne du chasseur Werdi dans l'histoire de Käser le maître d'école : c'est un certain paysan farouche, du nom d'Hagelhans, qui vit seul, et redouté de tous, dans une maison retirée, en compagnie d'un chien aussi peu aimable que lui. Ce sauvage achète la ferme. A peine s'y est-il installé, qu'on le voit se mettre en frais de prévenances pour Fréneli ; le formidable chien lui-même, élevé à montrer le croc à tout le pays, lèche les mains de la jeune femme et s'apprivoise avec les enfants. La clef du mystère, c'est qu'Hagelhans est le propre père de Fréneli, laquelle a eu pour mère la femme même de Joggeli, cette paysanne qui l'a jadis accueillie chez elle et qu'elle appelait sa « cousine ». Pour des raisons inutiles à dire, le mariage n'avait pas eu lieu, et Hagelhans, pris d'une incurable misanthropie, avait rompu avec le monde ; mais du fond de la retraite où il se tenait caché avec son bouledogue il n'avait cessé d'avoir l'œil sur sa fille ; il avait su son union avec Uli, puis, apprenant qu'ils allaient être expulsés de la ferme, il était arrivé, en sauveur bourru, pour mettre fin à leur infortune. Tel est le joint des choses, que Fréneli seule, le moment venu, se trouve à connaître, et dont, en femme avisée, elle gardera le secret pour elle : qui sait en effet ? Si Uli apprenait que ce riche domaine doit être un jour son héritage, peut-être se relâcherait-il de sa courageuse activité ; vaillant contre la mauvaise fortune, peut-être saurait-il moins soutenir la bonne : mieux vaut pour lui qu'à chaque heure du jour demeure attachée, dans l'avenir comme dans le passé, une salutaire pensée de devoir.

Tel est ce double poème des champs, qui n'a rien de l'idylle ou de la pastorale dans le sens ordinaire de ces mots. Le cadre est autrement vaste et la couleur autrement saisie. Bitzius, dans sa série de romans villageois, a retracé humoristiquement toute la vie des campagnes bernoises, depuis la sphère patriarcale de la grande métairie jusqu'à la pauvre cabane où peine le peuple des prolétaires, et il y a mis tous les types, depuis le grave *hofbauer* aux attelages lustrés et fringants jusqu'à l'humble et rude journalier qui va tout de suite perdre au cabaret la pièce de billon gagnée à l'étable. Et quel relief il a su donner à ses personnages ! C'est que, pour peindre le paysan, il ne suffit pas de parler tant bien que mal sa langue ; il faut encore entrer dans sa peau, sentir et penser comme lui, se mettre au point exact de son optique et ne point déborder de la plume le cercle restreint de ses

conceptions. C'est ce qu'a fait par excellence Jérémie Gotthelf, et de là vient l'impression puissante de réalité que laissent ses écrits. On raconte volontiers cette anecdote, relative au roman du *Maître d'école*. Un bon curé de je ne sais plus quel village suisse fut tellement apitoyé au tableau des misères du pauvre Käser, que, sans réfléchir qu'il n'y avait là que fantaisie pure, il lui adressa par la poste « à Gytiwyl » une obole prélevée sur son maigre budget. La lettre, bien entendu, n'arriva pas au destinataire et resta dans les bureaux de Berne jusqu'à ce que le romancier, informé du fait, allât prier qu'on la lui remît.

Bitzius est, à coup sûr, Bernois avant tout; mais c'est en même temps un vrai Suisse, ayant le sentiment profond de sa nationalité. A ce titre, il s'est fait aussi le barde du passé, et a composé, entre ses tableaux de la vie rustique, une suite de récits (1) où il s'efforce de rajeunir les traditions du moyen âge et les vieilles légendes du pays. Dans un de ces récits, *Kurt de Koppigen*, il a peint très-énergiquement les déprédations des barons féodaux et la stérilité à laquelle était autrefois réduite entre les mains rapaces de ces désœuvrés la vallée aujourd'hui si prospère de l'Emmenthal. Il a fait également œuvre de polémiste et a brandi d'une main nerveuse le fouet de la satire. C'est, on l'a vu, un libéral, c'est même aussi, à bien des égards, un démocrate, mais avec un

esprit très-préoccupé de conservatisme et de christianisme et encore coulé au vieux moule. Il s'attache surtout au côté domestique des choses, il ne sort guère de la vie privée; il veut des réformes, beaucoup de réformes, mais il a horreur des révolutions; or l'histoire est là pour prouver que « beaucoup de réformes » ne s'obtiennent guère sans révolutions. De là ses tendances à confondre sans cesse démocratie et démagogie, et ses préventions opiniâtres contre un certain nombre de nouveautés qu'il ne



FILLETTE DU CANTON DE BERNE.

(1) Entre autres *l'Araignée noire*, *le Chevalier de Brandis*, *le Petit Oiseau jaune* et *la pauvre Marguerite*, *le Druide*, etc.

se donne peut-être pas assez la peine d'étudier, et dans lesquelles il ne veut voir que les fantaisies d'un communisme grossier et farouche. Sa *Fromagerie de Wehfreude* (*Die Käseerei in der Wehfreude*) est certes un livre mousseux de verve, aux caricatures et aux sarcasmes pleins de fumet, mais qui dénigre et bat en brèche trop injustement l'esprit moderne d'association. A quoi bon se mettre à plusieurs pour fabriquer du fromage, quand, de toute tradition, un chacun s'en est bien tiré? Pour l'excellent Jérémie Gotthelf, cela est du pur radicalisme, un effort d'innovation subversif de tout ce qu'a connu Käthi la grand'mère (1). Qu'eût-il dit, grand Dieu! en voyant la gigantesque *laiterie-fromagerie modèle* que la Société suisse d'économie alpestre a fondée récemment à Thoune?



HUTTES BERNOISES.

Mais où les vertueuses colères et le *donquichottisme* bien intentionné du pasteur se sont donné librement carrière, c'est dans le piquant récit des aventures du *docteur Dorbach*. Ce Dorbach est un démagogue (*wühler*) qui parcourt le canton de Soleure à la recherche d'un bon dîner et de souscriptions pour un journal révolutionnaire. De village en hameau et d'hôtellerie en cabaret, ses espérances, toujours rallumées, sont sans cesse déçues. Rien de plus comique que les incidents qui émaillent cette infructueuse pérégrination; mais, à la fin, la légende intervient, et le récit prend couleur de drame. Il faut savoir qu'au temps jadis les sept frères, seigneurs de Bürglen, se livrant, dans la nuit de Noël, à une chasse effrénée, ont tué des femmes et des enfants; un moine, témoin de leur forfait, les a

(1) *Käthi la grand'mère* est une des histoires rustiques de Gotthelf, la meilleure peut-être.

AUTRES OUVRAGES DE M. ÉLISÉE RECLUS
PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

LA TERRE

DESCRIPTION DES PHÉNOMÈNES DE LA VIE DU GLOBE

2 volumes in-8 jésus qui se vendent séparément

PREMIÈRE PARTIE

LES CONTINENTS

3^e édition

Un magnifique volume avec 236 gravures et 25 cartes tirées en couleur. 45 fr.

DEUXIÈME PARTIE

L'Océan

L'ATMOSPHÈRE, LA VIE

2^e édition

Un magnifique volume avec 208 cartes ou figures intercalées dans le texte et 2 cartes
tirées en couleur..... 15 fr.

LES PHÉNOMÈNES TERRESTRES

2 volumes in-12, avec gravures intercalées dans le texte, qui se vendent séparément

I. **LES CONTINENTS.** 2^e édition. 1 vol..... 1 fr. 25

Ouvrage couronné par la Société pour l'instruction élémentaire.

II. **LES MERS ET LES MÉTÉORES.** 2^e édition. 1 vol..... 1 fr. 25

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.